La Peste noire à Florence d'après le *Décaméron* de Giovanni Boccace (1313 - 1375)

(Origine, description, caractéristiques et conséquences)

Le roman d'Albert Camus « La Peste » est paru en 1947, très exactement 600 ans après l'arrivée de l'épidémie de Peste noire en Europe, à Messine (Sicile), en 1347. A vrai dire, cette « concordance des temps » est un peu le fait du hasard, car Camus a écrit son roman entre la fin 1941 et la fin 1942 et il a dû attendre la fin de la guerre pour que son ouvrage soit publié. Néanmoins, on sait que pour décrire l'épidémie de peste qu'il imagine à Oran, il s'est largement documenté en consultant plusieurs ouvrages médicaux et historiques, et il conclut son livre en disant : *« On peut le lire dans les livres : le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, il peut rester des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge (…) et, peut-être, le jour viendra où, pour le malheur des hommes, la peste réveillera ses rats et les enverra mourir dans une cité heureuse ».*

« On peut le lire dans les livres » écrit Albert Camus. Et, notamment, dans le *Décaméron* écrit « à chaud » par Boccace entre 1349 et 1353, c'est-à-dire au moment même où la Peste noire vient de sévir à Florence, après son arrivée très précise le jour de « l'Incarnation du Fils de Dieu », c'est-à-dire le 25 mars 1348, qui était, à l'époque, le premier jour de l'année à Florence (jusqu'en 1622).

Il y a bien quelques autres témoignages contemporains, mais *« les récits de l'hécatombe elle-même sont peu nombreux »* (car) « *face à l'énormité de l'évènement, les mots manquent. Les images plus encore ».* (Etienne Anheim). C'est pourquoi, la dizaine de pages (Editions Folio *) que Boccace consacre au début de son livre à la description de l'épidémie (à laquelle il n'est pas sûr qu'il ait assisté : était-il à Naples « pour affaires » ?), constitue un témoignage inégalé d'une extrême précision et d'un terrifiant réalisme. Patrick Boucheron (1) écrit : *« Face à la mort, c'est le discours du survivant »* … qui vient de perdre son père et sa belle-mère, et qui, au moment où il le rédige, pense que l'épidémie est terminée puisqu'il en fait le bilan : *« Entre le mois de mars et le mois de juillet suivant, 100 000 créatures humaines furent privées de la vie en la seule cité de Florence »* (chiffre exagéré – voir plus loin).

Mais, au fait, est-ce bien de la « peste » qu'il s'agit ? Et pourquoi « noire » ? Et est-ce bien elle qui, comme le dit Camus, « *ne meurt jamais* », est revenue plusieurs fois, et peut revenir à tout moment ? Car, depuis l'Antiquité (Homère, la Bible….) jusqu'à la fin du XIX e s., on appelle « peste » toutes les épidémies létales, quel que soit l'agent pathogène dont on n'a, au demeurant, aucune idée.

1) Qu'est-ce que la peste ?

D'abord le mot : traditionnellement, la première mention écrite de la « peste » (les premières traces ADN datent de 5000 ans) se trouve chez Homère (VIII e s. av. JC), dès les premiers vers de l'Iliade : *« Telle est la cause des maux qu'Apollon l'Archer lointain nous envoie et de ceux qu'il nous prépare encore. Sachez qu'il ne retirera sa main, qui appesantit sur nous le fléau de la peste… ».* (Chant 1/97). Le mot grec est : *λοιμός* (Loimos) qui signifie : fléau, qui se traduit en latin par « pestis », qui donnera « pestilentia = épidémie », et « peste » en français. *« Le fléau de la peste »* est donc un pléonasme ! La première traduction latine, assez médiocre, de l'Iliade et de l'Odyssée (2) a été effectuée par Léonce Pilate dans les années 1358 / 1360 dans les conditions suivantes : *« Il débarqua en Italie où Pétrarque le rencontra à Padoue vers 1358-1359 et lui fit traduire les cinq premiers livres de l'Iliade. Du printemps 1360 à l'automne 1362, il séjourna à Florence chez Boccace qui lui fit obtenir une chaire*

de grec ». (Elisabeth Pellegrin. *Léonce Pilate et les premières traductions latines d'Homère*. 1967). Ce que Boccace confirme : « *Je fus le premier des Italiens à qui fut expliqué, en particulier, Homère, et je le fis ensuite expliquer en public ».* On comprend ainsi que le mot grec « fléau » ait été associé à la « peste » que Florence venait de subir dix ans plus tôt et que Boccace relate dans son Décaméron ! (Une seconde traduction en 1488 par Démétrios Chalcondylas utilise aussi le lot « peste »). Alors qu'Homère dit simplement : *λοιμός* (Loimos) = « *fléau* », que l'on traduit aujourd'hui par « *maladie mauvaise* » (Chant 1/10) ou « *la mort ignoble* » (Chant 1/97) et non plus par « peste ».

Quant au qualificatif « noire », il ne date absolument pas du Moyen-âge, ou de l'observation de *« pustules noires* » - plutôt « *brunes ou bleutées* », fait remarquer Michel Pastoureau (3) - mais d'un ouvrage de Justus Hecker paru en 1832 en Allemagne : *« La mort noire au XIV e s. »,* reprenant l'adjectif « noir » au sens figuré de son époque : « terrible, horrible, atroce… ». .
C'est vingt ans plus tard (1853) que l'épidémie de 1348 fut baptisée « *La peste noire* » pour souligner son caractère particulièrement dramatique (Adrien Philippe qui se désolait que « *depuis cinq siècles, la science médicale* (soit) *restée stationnaire, d'une désespérante immobilité dans un cercle étroit* »). Quarante ans plus tard, pourtant, on découvrait l'agent pathogène de la « vraie peste » qui venait de provoquer une nouvelle épidémie dans le sud de la Chine !

En 1894, les autorités françaises du Tonkin, inquiètes de l'épidémie qui sévit depuis une vingtaine d'années près de Canton et de Hongkong, convoquent un élève de Louis Pasteur, Alexandre Yersin, pour étudier la maladie et les mesures de protection nécessaires. Il se rend à Hongkong et, dans des conditions difficiles, il parvient à observer par des prélèvements dans les bubons d'un cadavre *« une purée de microbes »* dont il comprend qu'ils sont les agents pathogènes de la maladie propagée par les rats. En 1895, de retour à Paris, il met au point un premier sérum, et, en 1898, un autre médecin de l'institut Pasteur, Paul-Louis Simond, (en même temps que deux chercheurs en Inde) comprend que le vecteur du bacille (baptisé *Yersinia pestis*) transmis du rat commensal à l'homme est une puce (*Xenopsylla cheopis*). Puis on découvre que la peste d'abord « bubonique » - dont on peut guérir de 20 à 50 % par incision des bubons (ce qui avait été observé à Constantinople dès le VI e s. par Procope de Césarée : « *Ceux à qui le charbon* (…) *aboutissait en pus, recouvraient la santé* ») - peut atteindre les poumons (« peste pulmonaire », qui est mortelle à 100 %) dont la contagion d'homme à homme se fait alors par la voie aérienne par des gouttelettes émises par le nez ou la bouche.

On comprendra plus tard les raisons pour lesquelles les chevaux ne sont pas touchés par l'épidémie et que leurs palefreniers ont été relativement préservés : leur odeur est un répulsif pour les puces ! Or, ceci avait été empiriquement observé au Moyen-âge qui montrait la mort, sa faux **et** son arc sur un cheval fringant, et même par Boccace qui, parmi les animaux atteints par la maladie, ne cite pas les chevaux sans expliquer pourquoi (*« Bœufs, ânes, chèvres, moutons, porcs, volailles, chiens »*).

2) Les grandes épidémies connues étaient-elles des pestes ?

Ce détour vers le passé des grandes épidémies connues est indispensable, car Boccace lui-même en connaît les récits des témoins et y fait clairement allusion, à Thucydide (V e s. av. JC) et surtout à Paul Diacre (v. 790), lui-même inspiré de Procope de Césarée (v. 550) et de Grégoire de Tours (572) … ce, d'autant plus si Boccace n'était pas vraiment présent à Florence en mars 1348 ! (Nous avons évoqué Homère et l'Iliade, dans la guerre de Troie (VIII e s av. JC), qui parle du « *fléau »,* de *« mille douleurs* » (1/2), de la « *maladie mauvaise* » (1/10) et de la « *mort ignoble* » (1/97), dont rien ne dit qu'il ait pu s'agir de la « peste », sinon une redondance de la traduction latine).

Dans la Bible (Ancien Testament dont on date la rédaction principale au VII e s av. JC sous le règne du roi Josias), on trouve quatre mentions d'épidémies qui ont pu être assimilées à la « peste » :

- La sixième des dix plaies d'Egypte que l'on traduit aujourd'hui par des « *ulcères* » ou des « *furoncles* ». (Exode 9/8,12). (A l'époque supposée de Moïse, v. 1350 av. JC).
- « *Le Seigneur épouvanta* (les Philistins) *et leur infligea des* tumeurs (gonflements, hémorroïdes) *à eux et aux habitants des environs* ». (1 Samuel. 5/6).
- « *Une épidémie de peste* (fléau = *λοιμός*) *sur Israël* (du roi David) *pour la durée annoncée* (trois jours). *70 000 hommes moururent* ». (2 Samuel. 24/15). (v. 1000 av. JC).
- *« La nuit suivante, l'ange du Seigneur intervint dans le camp assyrien* (Sennachérib) *et y fit mourir 185 000 hommes. Le matin, les survivants, à leur réveil, découvrirent tous les cadavres »*. (2 Rois. 19/35). (v. 700 av. JC.)

Ce dernier récit est, par ailleurs, évoqué par Hérodote (484 - 425 av. JC). *« Les troupes* (de Sennachérib) *étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp ennemi, et rongea les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers ; de sorte que, le lendemain, les Assyriens étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite ».* (Histoires II p. 141). Mais il n'y a pas d'évocation d'une quelconque « maladie » !

Dans l'Antiquité, la « peste » la plus célèbre est celle qu'a connue Athènes de 430 à 426 av. JC, relatée par Thucydide, qui aurait emporté Périclès en 429 av. JC ainsi que 80 000 habitants. Or, la description minutieuse des symptômes par Thucydide permet de conclure qu'il ne s'agissait pas de la « peste », il utilise le mot *λοιμός* (fléau) : « *Il ne mentionne jamais l'apparition de bubons (excroissances) au niveau de l'aine, des aisselles et autour des oreilles, symptômes habituels de la peste bubonique* ». On évoque plutôt le typhus que, d'après une légende, Hippocrate (présent en 427 av. JC), aurait combattu en faisant de grands feux de plantes aromatiques. Il aurait surtout conseillé : « *Cito, longe, tarde* » : « *Pars vite (et loin) et reviens tard* » (cf. Roman de Fred Vargas - 2001) ! On retrouve deux allusions directes chez Boccace : « *Certains tenaient à la main* (…) *des herbes odoriférantes* » (…) « *Certains prétendaient qu'il n'y avait pas de meilleure médecine contre les pestilences* (…) *que de fuir devant elles* ».

Dans l'Empire romain, on parle de la « peste antonine », qui s'est déroulée de 165 à 190 ap. JC sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode et s'est étendue « *de la Perse à la Gaule et jusqu'aux rives du Rhin* ». Galien était présent et, impuissant, préfère fuir lui aussi pour échapper à la maladie dont il attribue l'origine à « *des soldats fouillant un temple* (qui) *trouvèrent une étroite ouverture qu'ils élargirent, croyant avoir mis la main sur un trésor, et que de ce réduit, où l'avait su renfermer la science des anciens Chaldéens* (cf. Sennachérib)*, sortit l'incurable germe de cette horrible peste* ». On évoque aujourd'hui la première épidémie de variole qui aurait fait 5 à 10 millions de morts (?).

En revanche, la « peste justinienne », commencée en 541 à Péluse (cf. Hérodote 1000 ans plus tôt !), qui connaîtra 14 répliques (la pire en 592) jusqu'à 767, emportant 40 millions d'hommes et de femmes, était bien *Yersinia pestis,* la « vraie peste ». Les témoignages sont précis et concordants : *« Dieu a apporté sur lui la funeste mort de l'aine et de l'aisselle »* (Stèle d'Ezra / ADN à Jerash) et Procope de Césarée, qui précise que la maladie *« n'a pas d'autre cause que la volonté de Dieu »,* en fournit une description précise : *« Cependant sur le soir, ou le lendemain, il paraissait un charbon à la cuisse, ou à la hanche, et quelquefois sous l'aisselle, ou à l'oreille ». « Il y en avait à qui il s'élevait par tout le corps des pustules noires, de la grosseur d'un pois ; et ceux-là ne passaient jamais le jour ».*

« Ceux à qui le charbon croissait, et aboutissait en pus, recouvraient la santé, l'expérience ayant fait voir, que c'était un signe que la plus grande ardeur du mal était éteinte ». (Justinien a survécu !).

Ce récit du VI e s., confirmé par Grégoire de Tours (v. 572) : *« Dans l'aine ou sous l'aisselle, une plaie semblable à une morsure »*, a été repris à la fin du VIII e s. par Paul Diacre (*Histoire des Lombards*) et Boccace s'en est largement inspiré, de même que pour certaines des nouvelles du Décaméron (4 – a).

Certains historiens considèrent que cette épidémie a marqué la fin de l'Antiquité, empêchant la poursuite de la (re)conquête de Justinien en Occident et provoquant l'affaiblissement de Byzance face aux conquêtes musulmanes au siècle suivant : *« L'évènement le plus funeste de toute l'histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui »* (Kyle Harper).

Puis, elle disparaît des chroniques médiévales occidentales ou arabes pendant six siècles. Avait-elle réellement disparu ? (En 1258 : Mongols à Bagdad, 800 000 morts ? / Saint-Louis n'est pas mort de la peste à Tunis en 1270, mais du scorbut…). On commence seulement à émettre une hypothèse !

3) L'origine de la Peste noire du XIV e s.

C'est une histoire bien connue. En 1346, les Génois sont assiégés dans la forteresse de Caffa (Feodosia) en Crimée par les Mongols de la Horde d'Or à la tête de leur immense empire. Ces derniers (commandés par Khan Djaniberg) sont frappés par un mal mystérieux qui tue leurs soldats en masse. Ils décident de balancer au trébuchet des cadavres infestés pour contaminer leurs adversaires Génois qui s'enfuient par bateau et vont propager la maladie le long des routes commerciales des cités italiennes : Constantinople, Alexandrie, Messine et Marseille dès la fin de l'année 1347. Ce récit, traditionnellement reproduit un peu partout (*« La projection par les Mongols de cadavres infectés a donc vraisemblablement bien été un facteur décisif de transmission de la peste des assiégeants aux assiégés »* - Wikipédia), a, en fait, été pris pour argent comptant car il correspondait exactement à l'imaginaire apocalyptique de l'époque qui faisait des Mongols, depuis les Huns d'Attila (V e s.), puis de Gengis Khan à son petit-fils Houlagou Khan à Bagdad (1258), de « *nouveaux fléaux de Dieu* » qui punissaient les humains de leurs péchés. Boccace lui-même, faute d'explication, mais sans trop de conviction, évoque aussi : *« Le juste courroux de Dieu »* qui, d'après un autre témoin florentin a *« choisi d'abord les vastes contrées païennes de l'Orient »* avant d'atteindre le peuple chrétien, car *« Tous ces malheurs* (…) *nous les avons mérités »* (Matteo Villani).

Or, dès 1338, dix ans avant la terrible épidémie qui va l'emporter, Ambrogio Lorenzetti dans son *Allégorie de la Rédemption* à Sienne, et Buonamico Buffalmacco († 1340) dans le *Triomphe de la mort* au Campo Santo de Pise (1336 et pas 1355 ni 1365 comme on l'a cru très longtemps !), illustraient déjà cet état d'esprit morbide (« la Grande Faucheuse », monceaux de cadavres) annonciateur d'un châtiment divin ou de *« la Rédemption possible pour l'humanité sauvée par le sacrifice du Fils »* (S. Mendelssohn), en pleine période « faste et mondaine » de rayonnement des cités toscanes !

Aujourd'hui, le récit de Caffa apparaît presque « trop beau », comme une « aubaine » confortant les prédications et les sermons apocalyptiques des dominicains qui, avant la peste, de Pise (Domenico Cavalca) à Florence (Jacopo Passavanti), exaltaient la vie ascétique, l'abstinence et la pénitence, et condamnaient les « jouisseurs » qui revendiquaient la « liberté des sens », comme les récits profanes et « libertins » de Jean de Meung (Roman de la Rose - v. 1264), de Boccace lui-même (Filocolo – 1336 : *treize demandes d'amour*), ou plus tard de Geoffrey Chaucer (Contes de Canterbury – v. 1387).

Car cette unique source sur Caffa et les Mongols est aujourd'hui discutée. Elle émane d'une seule personne, un notaire de Plaisance, Gabriele de' Mussi, qui n'était pas présent sur place et dont nous n'avons qu'une copie tardive de son récit (Université de Wroclaw). Il attribue, d'ailleurs, la contagion aux « *odeurs* » qui émanent des cadavres. En outre, les scientifiques ont constaté que « *la survie de la bactérie est brève dans les cadavres refroidis* (28 °) *et en putréfaction* » et que, le long des routes commerciales du « Grand échange mongol », elle a pu remonter les circuits des échanges et des alliances. Génois, Vénitiens, Byzantins et émissaires de la Horde d'Or, se rencontraient régulièrement et auraient pu être contaminés et propager l'épidémie quelques années auparavant, car on a trouvé ses premières traces en Kirghizie (stèles funéraires chrétiennes) et à Samarkand dès 1338, et à Tana (mer d'Azov) en 1345. ***« Renverser le catastrophisme apocalyptique de la vision du siège de Caffa pour comprendre que l'épidémie n'est pas fille de la guerre mais de la paix »*** (Patrick Boucheron).

La Chine – d'où elle n'avait jamais complètement disparu - avait déjà été touchée dès le début du XIV e s., moins gravement, car on a établi que le bacille a muté dans la région du Qinghai (Kokonor) en Chine pour devenir un variant de *Yersinia pestis* conservé dans le « *doux pelage* » des marmottes (ou des gerbilles ?) depuis plus de six siècles ! Un gène du bacille (Pla) est devenu moins virulent pour augmenter la survie des rongeurs qui en étaient porteurs, et ainsi se « préserver » en attendant l'occasion de se répandre : *« La peste a évolué pour continuer à frapper de façon plus insidieuse »* (Université Mac Master – Canada, et Institut Pasteur – Paris. Juin 2025). Et c'est aux marmottes alpines contaminées qu'on attribue la première reprise de l'épidémie en Europe (1361/1363…/1416).

L'épidémie est survenue en Europe au moment où la population avait connu un fort développement que les ressources agricoles peinaient à satisfaire. Une première famine avait déjà touché la France en 1315 / 1317. Et une succession de récoltes médiocres parvenaient à peine à nourrir une population européenne nombreuse qui avait bénéficié de meilleures conditions climatiques les deux siècles précédents. Ainsi, *« Toutes les terres étaient jusqu'alors occupées par des céréales pauvres (seigle, orge, méteil) nécessaires pour procurer à tous le brouet ou la galette à peine enrichis par quelques oignons ou un morceau de lard »* (Georges Duby). On est à la fin de cette période climatique favorable, qu'on appelle « l'optimum médiéval » (XI e / milieu XIV e s.), qui va être suivie d'un refroidissement du climat particulièrement marqué de 1340 à 1354 annonciateur du « Petit âge glaciaire » qui va durer jusqu'à la fin du XIX e s. Ce retournement au XIV e s. serait dû à une éruption volcanique dont le nuage de cendres aurait créé des années « sans soleil », des mauvaises récoltes, des famines et des importations nécessaires de grains … et de rats porteurs du bacille !

4) Florence en 1348.

Lorsque survient l'épidémie, le 25 mars 1348, Florence est aussi dans une période critique. Pourtant, « *belle au-dessus de toutes les autres cités d'Italie* » (Boccace), elle était devenue depuis un siècle un modèle d'organisation commerciale et de production industrielle (textile, orfèvrerie, parfums, épices…) qui lui avait permis de s'enrichir, de créer une monnaie solide, le florin d'or (1252), et d'être à la tête d'un réseau de changeurs, de banquiers et de « prêteurs » dans toute l'Europe. En 1300, le pape Boniface VIII avait qualifié les Florentins de *« cinquième élément du monde* ».

Depuis 1115, Florence est une « République autonome », à l'exemple du « système communal » (ou « consulaire ») mis en place dans une dizaine de grandes cités italiennes qui leur a permis d'échapper aux cadres monarchiques et féodaux du reste de l'Europe. Elle est administrée par un conseil (qui prend le nom de Seigneurie à la fin du XIII e s.) constitué de représentants des différentes

corporations de métiers qu'à Florence on appelle « Arte » (Arti au pluriel). Sept « Arti maggiori », au premier rang desquels figurent les fabricants et les marchands de draps (qui contrôlent en fait le commerce extérieur de la cité) et les changeurs et banquiers (+ notaires, orfèvres, médecins…) qui élisent chacun un représentant, et treize « Arti minori » des professions moins prestigieuses de l'artisanat et du commerce de « bouche », qui élisent pour l'ensemble deux représentants. Parmi ces neuf représentants, un Gonfalonnier de Justice est tiré au sort tous les deux mois, chargé du commandement des troupes. Fonction que se disputent, évidemment, les plus grandes familles aristocratiques et les banquiers de la cité : les Bardi et les Peruzzi au moment qui nous intéresse.

Or, précisément, entre 1343 et 1345, ces deux familles sont ruinées à cause du non-remboursement des dettes de leurs principaux créanciers : le roi d'Angleterre Edouard III (1 365 000 florins d'or) en guerre contre la France pour les uns, et le roi de Sicile (Angevin) pour les autres, entrainant la faillite d'une trentaine de sociétés florentines et des conflits sociaux (grève des Ciompi, les foulons de laine).

Dans la même période, héritage du conflit commencé en 1125 entre Guelfes (partisans du pape) et Gibelins (partisans de l'empereur), Florence, guelfe, est en butte à des tensions internes (les Guelfes se sont divisés entre « Blancs » et « Noirs », ce qui a provoqué l'exil de Dante pour échapper au bûcher en 1302). En outre, elle a été en guerre permanente contre ses voisines, en particulier Sienne, Pise et Arezzo. Si Sienne a été vaincue en 1269 (Colle) et Arezzo en 1289 (Campaldino), Pise vient d'infliger à Florence plusieurs défaites en 1315, en 1325, et en 1341 où la cité perd son indépendance pendant deux ans, dominée par un prince gibelin étranger : Gautier de Brienne. Enfin, en 1343, une tentative de réforme des institutions florentines provoque une rébellion du *Popolo grasso*, c'est-à-dire de la bourgeoisie commerçante. Mais le petit peuple (*Popolo minuto* : artisans, ouvriers, foulons (*Ciompi*), domestiques…) reste exclu de la vie politique.

La peste noire survient donc à un moment critique de l'histoire de la cité : défaites militaires, crise économique et sociale et, déjà, une épidémie en 1340 (quelle maladie ?). .
Son architecture, visible sur une fresque de 1352 (*Madonna della Misericordia*) montre les édifices : plusieurs maisons-tours de défense privées (comme à Bologne ou à San Gimignano) à l'intérieur de la ville, qui illustrent les violents conflits internes. Mais aussi les récentes constructions des périodes d'enrichissement et de stabilité : le baptistère (commencé au XI e s.), le campanile dit « de Giotto » (1334 / 1357), le Palazzo Vecchio (1314) et le Ponte Vecchio (qu'on ne voit pas sur la fresque) inauguré en 1345 après une crue catastrophique de l'Arno en 1333.

5) Le témoignage de Boccace (1348 - 1353).

Dans son introduction, Boccace n'évoque pas tous ces aspects connus de ses lecteurs potentiels. Ce n'est pas son problème, il s'en excuse presque : *« Si j'avais pu vous mener à ce que je désire par un autre chemin que cet âpre sentier, je l'eusse fait volontiers, mais étant donné qu'il n'était pas possible de montrer pour quelle raison ce qui se lira par la suite avait pu advenir* (…) *je suis amené à l'écrire »*. Parce qu'il faut expliquer pourquoi dix jeunes gens de « bonne famille », sept filles et trois garçons, se rencontrent dans l'église Santa Maria Novella de Florence (là où le dominicain Jacopo Passavanti, « *dont la muse est la terreur et la matière le vice et l'enfer* », fait ses sermons opposant saints et damnés, ascètes et jouisseurs, « démonisant » la culture hédoniste et courtoise de la cité) et décident de se retirer à la campagne pour échapper à l'épidémie, à Fiesole sur les hauteurs de Florence (où Boccace possédait lui-même une villa) : « *Dans un palais* (avec) *en son milieu une cour belle et grande, et puis des galeries, des salles et des chambres* (…) *des jardins merveilleux, des puits*

aux eaux très fraîches et des caves voûtées pleines de vin de prix » (Villa Schifanoia ?). Rappelons qu'une scène identique, dont il s'est sans doute inspiré, était déjà représentée à Pise dans la fresque du *Triomphe de la mort* de Buonamico Buffalmacco, que Boccace a connu, et dont il fait un des personnages de cinq de ses nouvelles (huitième (3,6,9) et neuvième (3,5) journées du Décaméron).

Pour passer le temps de manière agréable jusqu'à la fin de l'épidémie, l'équipe (*brigata*) invente un « jeu ». Chaque soir, un « roi » ou une « reine » est élu(e) parmi eux pour fixer le thème du récit que chacun des protagonistes doit inventer pour « divertir » les autres (sauf le premier jour qui est « free style »). Dix nouvelles par jour (Décaméron) pendant deux semaines (à l'exception des dimanches et jours fériés !) = dix jours, cent récits.

Pour son scénario, visant à inventer ces cent nouvelles pour lesquelles, parfois, il a *« usé d'une trop grande licence* » (5), et pour justifier sa propre « mise à l'écart », comme celle de ces jeunes gens, il va donc faire la description du cataclysme qui vient de s'abattre sur la ville.

Symptômes. Or, cette description clinique est d'une extrême précision, au point que l'on possède un manuscrit illustré par un dessin (*codex parigiano*) que l'on dit de sa main ou *« réalisé sur ses indications »* en 1370 : *« A l'aine et sous les aisselles certaines enflures dont les unes devenaient grosses comme une pomme ordinaire, les autres comme un œuf, et d'autres moins, et que le vulgaire nommait bubons pestilentiels »* (cf. Paul Diacre 4 – a : *« gros comme une noix ou une datte »*). De même sur l'évolution de la maladie : *« Ce bubon mortifère gagnait indifféremment tout le reste du corps* (…) *et se manifesta par des taches noires ou livides qui apparaissaient sur les bras et sur les cuisses, ainsi que sur les autres parties du corps. »* (Stade bubonique).

Ceci est confirmé par Matteo Villani (qui achève une Histoire de Florence commencée par son frère mort de cette épidémie en 1348) pour la phase « pulmonaire » : *« A Florence, certains malades, après avoir craché du sang, succombaient en deux ou trois heures leur contact ou le souffle de leur haleine étaient mortels ».*

Lorsque la maladie s'est répandue dans le reste de l'Europe, Guillaume de Machaut (poète et musicien qui s'est volontairement confiné en Belgique durant un an en 1349) témoigne à son tour : *« Il leur poussait des bubons, dont ils mourraient ; en un mot, peu osaient sortir ni se parler de près. Car leurs haleines corrompues corrompaient celles qui étaient saines. Et s'il y avait un malade, et qu'un ami lui rendait visite, il courait le même danger* ». (Stades bubonique et pulmonaire).

Pas de doute. Il s'agit bien de *Yersinia pestis* qui emportera, estime-t-on aujourd'hui, environ 52 millions d'Européens dans la deuxième moitié du XIV e s.

Aucun remède. Impuissance des médecins. *« Pour soigner tous ces maux, les conseils des médecins ne servaient à rien* (…) *Aucun remède ». « L'ignorance des médicastres, faute de discerner d'où venait le mal ».* (Boccace).

Néanmoins, à Avignon, Guy de Chauliac, le médecin du pape, indique les traitements qui ont été essayés : *« On faisait des saignées et des évacuations, des électuaires et des sirops toniques* (…) *Les bubons étaient ventousés, scarifiés et cautérisés ».* Preuve de la connaissance des observations réalisées 800 ans plus tôt à Constantinople par Procope de Césarée.

La contagion. *« Le fait de parler au malade ou de les fréquenter transmettait le mal aux personnes saines* (…) *Il suffisait de toucher aux vêtements ». « Tel objet ayant appartenu à un ancien malade, s'il venait à être touché par un autre animal étranger à l'espèce humaine* (…) *ne manquait pas de l'occire sans délai ».* (Boccace)… sauf les chevaux !

Contrairement à ce que l'on dit parfois, les contemporains avaient parfaitement conscience du caractère contagieux de la maladie, même s'ils ne savaient pas expliquer comment et pourquoi. Boccace explique que les autorités municipales de Florence avaient pris des mesures préventives : « *C'est en vain que, par l'ordre de magistrats institués pour cela, la cité fut purgée d'une multitude d'immondices ; qu'on défendit l'entrée à tout malade et que de nombreux conseils furent donnés pour la conservation de la santé* ».

Des traités médicaux ont été publiés dès 1348 à Lleida (Catalogne) par Jaume d'Agramunt, par exemple, qui décrit *« Ladite mort et maladie venait par contacts et contagion »* mais sans fournir d'explication, et il constate que tous les « remèdes » proposés sont totalement inefficaces.

Les différents comportements. Boccace distingue quatre types d'attitudes ou de comportements de la population qu'il a pu observer et qui inspirent certaines des nouvelles du Décaméron.

D'abord, ceux qui cherchent le secours de <u>la religion</u> en multipliant prières, messes et processions : « *Si Dieu dans son juste courroux l'eût envoyée sur les mortels pour notre correction »* (…) *« Les supplications maintes et maintes fois faites à Dieu par les personnes dévotes »*.

<u>L'isolement mondain</u> des plus riches : *« D'aucuns étaient d'avis que vivre sobrement et se garder de tout excès permettait de bien résister… ils vivaient séparés des autres… fuyant toute luxure… se refusaient à écouter aucune nouvelle du dehors… ils passaient le temps en musique… ».*

D'autres se laissent aller à vivre intensément, surtout si ce sont leurs derniers instants : « *D'autres professaient que bien boire, s'éjouir, aller chantant et s'égayant, sacrifier à son appétit* (…) *se rire et se moquer de ce qu'il advenait était un remède infaillible* ». <u>Hédonisme insouciant.</u>

D'autres enfin, pour les mêmes raisons, se laissent aller aux excès et même à la <u>débauche</u> : *« C'est ainsi* (…) *que les mœurs fort contraires aux coutumes premières des citoyens se firent jour parmi ceux qui demeuraient vivants ».*

Mais Boccace constate que le comportement uniforme est le « <u>chacun pour soi</u> » : « *Nul n'avait plus souci de son voisin*, *ni de sa famille, ni de ses enfants »,* surtout chez les « *petites gens* », abandonnés à leur sort, qui « *mouraient presque tous* (…) *et expiraient sur la voie publique* ».

« Les gens mouraient sans aucun témoin de leur trépas (…) *sans les larmes amères de leur famille ». « La cupidité des serviteurs qui attirés par l'appât de salaires insolemment élevés* (…) *ne servaient qu'à constater que* (les malades) *mouraient ». « L'on ne se souciait pas autrement des hommes qui mouraient qu'on ne se soucierait de chèvres aujourd'hui ».* (cf. Paul Diacre 4 – b).

Enterrements. Le sort des victimes. C'est cette préoccupation qu'il développe le plus longuement et qui le scandalise.

« Ce n'étaient point des citoyens honorables et estimés qui portaient les corps (…) *mais des sortes de croquants que l'on soudoyait* (…) *Les clercs, sans se fatiguer de dire un office* (…) *plaçaient les corps*

dans la première sépulture encore inoccupée » (cf. Paul Diacre 4 – c). *« On faisait dans les cimetières des églises, lorsque tout était plein, des fosses immenses où par centaines on mettait les survenants, entassés là comme marchandise que l'on empile dans les cales des navires, ils étaient recouverts d'un peu de terre jusqu'à ce que l'on fût au sommet de la fosse ».* (Fosses que l'on n'a pas retrouvées !)

Pourquoi cette épidémie ?

Boccace, s'il ne peut avancer d'autre explication à l'épidémie que celle que propose l'Eglise et que relaie son contemporain Matteo Villani (*« Tous ces malheurs, je l'avoue, nous les avons mérités »*), il se montre beaucoup plus circonspect que ses contemporains en utilisant le conditionnel (« *Comme si Dieu dans son juste courroux l'eût envoyée sur les mortels pour notre correction* », « *Si l'ire de Dieu n'avait pas en vue de punir* (…) *l'iniquité des hommes* »), ayant très vite constaté que « *les prières et les supplications des personnes dévotes »* s'étaient montrées particulièrement inefficaces et que tout le monde était frappé sans distinction de ses comportements antérieurs ou de ceux qu'ils ont adoptés face à l'épidémie : *« Parmi ces gens qui suivaient des opinions si différentes* (…) (et qui) *avaient beau être tenants de telle ou telle* (…) *ils languissaient tous* » !

C'est son ami Pétrarque en 1351 (depuis le Comtat Venaissin, où il déplore avant tout la mort de Laure de Noves à Avignon, sa bien-aimée : *« La mort trancha de sa faux impitoyable la vie des créatures les plus adorables »*) qui lui écrit : *« Véridique est ta narration, grandiose ta déploration »* et qui va examiner et réfuter toutes les explications fantaisistes, superstitieuses et même … religieuses.

- *« L'opération des corps célestes »* (Boccace). C'est ce qu'affirmaient, dès octobre 1348, les médecins de la faculté de Paris pour expliquer le caractère universel de l'épidémie : la conjonction de Jupiter, Mars et Saturne observée en mars 1345, ou *« Le soleil qui s'est approché de la lune* ». Pétrarque les traite de « *charlatans* » car il ne voit pas de rapport avec *« ce qui se passe dans le ciel qu'on ne connaît pas »,* et de telles conjonctions ont déjà eu lieu sans provoquer de catastrophes.
-
- Le séisme de 1344 à Constantinople aurait ouvert la terre et aurait relâché une poche « *d'air toxique* », que les vents auraient ensuite diffusé à la surface de la planète (Conrad de Megenberg). Pétrarque l'étudie plus sérieusement (témoignage de Nicéphore Grégoras) mais constate qu'elle ressemble à des légendes plus anciennes relatées par Galien : « *Ce réduit, où l'avait su renfermer la science des anciens Chaldéens* (cf. Sennachérib), *sortit l'incurable germe de cette horrible peste ».*
-
- L'hypothèse la plus sérieuse est évidemment celle qui était déjà dans « l'air du temps » : le châtiment des Hommes par Dieu. Deutéronome : *« Au Lévitique (26/25), le Seigneur dit : « je verrai venir sur vous le glaive vindicateur pour la vengeance de mon alliance, je vous enverrai la pestilence... et dans Jérémie (29/17), le Seigneur des armées dit : « j'envoie sur vous l'épée, la famine et la peste ».* Marco Battagli, chroniqueur de Rimini : *« En l'an 1348, les péchés de la race humaine s'étaient étendus sur toute la terre, et leur mauvaise odeur et leurs bruits atteignirent les oreilles du Tout-Puissant. Alors Sa juste colère s'abattit sur la terre, et tous moururent »*. Pétrarque ne rejette pas cette hypothèse : *« Je ne nie pas que nous méritions ce châtiment et même pire. Mais nos ancêtres aussi le méritaient. Pourquoi la vengeance de Dieu s'abat-elle ainsi, d'une manière si extraordinaire, sur notre époque ? Nous avons péché autant que n'importe qui, mais nous sommes les seuls à être punis ».* Si c'est le cas, c'est que Dieu est injuste ! Ce qui ébranle ses certitudes. Même si Pétrarque garde la foi, on sent dans ses lettres qu'il est très éprouvé et que la notion d'un Dieu juste et bienveillant est ébranlée par la violence de l'épidémie, d'autant que sa démarche critique argumentée relève d'une approche scientifique caractéristique de l'humanisme naissant : *« J'ai tellement changé, à l'intérieur comme à l'extérieur, j'ai été tellement humilié par ces événements que je ne me reconnais plus moi-même »* (*Triomphe de la mort.* Publié en 1374).

- Reste une explication qui ne va pas tarder à se déchaîner (et sur laquelle Pétrarque ne se prononce pas : *« On accuse les Juifs d'avoir empoisonné les puits. Je ne sais pas si c'est vrai ou faux »*) : une action humaine délibérée : des vagabonds ? des lépreux ? des Juifs ? Et que Guillaume de Machaut développe longuement (*Le Jugement du roi de Navarre.* 1349) : « *Scélérats de la honteuse Judée* (qui empoisonna) *les puits, les ruisseaux et les fontaines* (…) *Car tous les Juifs furent mis à mort, les uns pendus, les autres brûlés vifs »* (6). L'antijudaïsme chrétien est très ancien (Evangiles, Saint-Paul, Constantin, Saint-Augustin …) et s'était déjà manifesté au moment des Croisades où des milliers de Juifs avaient été massacrés. Les pogroms vont se déchaîner, notamment dans les Flandres (cf. Gilles Le Muisit. Tournai. 1349), en Allemagne et en Suisse : 235 villes sont concernées : Erfurt, Bâle, Zurich, Mayence, Cologne, Francfort (déclenché par les flagellants), 2000 morts à Strasbourg, en Provence (le premier à Toulon), en Occitanie (Montpellier, Narbonne, Carcassonne…), et en Catalogne (Barcelone, Tàrrega : 300 corps massacrés en 1348, découverts en 2007). Le pape Clément VI interviendra pour faire cesser les massacres (*« Quamvis perfidiam »*) en faisant remarquer (comme Pétrarque) que les Juifs (*« perfides »*) sont néanmoins atteints comme les chrétiens par la maladie. C'est trop tard dans les régions où les massacres avaient déjà eu lieu, mais empêchera qu'ils se déroulent là où la papauté avait conservé une réelle influence (Avignon et en Italie). Chez Boccace, il n'y a aucune trace de préjugé anti judaïque parmi les personnages juifs qu'il met en scène dans ses nouvelles : comme ce juif Abraham dont il se sert à l'inverse pour condamner la Curie romaine : « *S'il va à la cour de Rome et qu'il voie la vie scélérate et sordide des clercs* » (…) « *qui péchaient dans la luxure, selon les voies naturelles ou même sodomitiques* (…) *à un point tel que le pouvoir des prostituées et des garçons n'était pas négligeable* ». (Première journée, 2 e nouvelle).

Boccace, après cet examen critique minutieux des causes possibles de l'épidémie donnera un verdict audacieux dans la dernière page du Décaméron : **« *Les prêches prononcés par les frères pour donner aux hommes le remords de leurs fautes sont le plus souvent* (…) *<u>des sornettes et des fadaises</u>* ».**

Alors ? « *Pour échapper à l'effroi* », dit Boccace, retirons-nous et passons à autre chose …

6) **Les conséquences de la Peste noire.** (voir (1), citation de Patrick Boucheron).

<u>Démographiques</u> : ce sont évidemment les plus dramatiques. *« Tout indique que la saignée a été gigantesque »* (Patrick Boucheron). Pour Florence, on estime les pertes à plus de 50 % de la population, soit 40 000 morts (et pas 100 000 comme le dit Boccace). A Bologne : 40 %. Mais, à Sienne ou Orvieto, les pertes s'élèvent à 70 %. A Paris, entre 50 000 et 80 000 morts (plus du tiers). En Angleterre, où les archives ont été les mieux conservées et étudiées, on estime les pertes à 65 % de la population. Dans certaines régions, comme dans la vallée du Champsaur dans les Alpes du sud, il n'y a aucun survivant.
A l'inverse, des villes, comme Milan, Nuremberg ou Carpentras, n'ont pas été touchées, alors qu'Avignon, séjour de la papauté à l'époque, a été durement frappée. De même l'Europe centrale (la Bohème ou le sud de la Pologne) a été « contournée » par la première vague de 1348/1353.
Au total, les études récentes ont tendance à réévaluer à la hausse les estimations précédentes (environ 40 % de victimes) et, aujourd'hui, on fixe les pertes à 52 millions de morts, soit plus de 60 % de la population européenne, estimée à 80 millions avant l'épidémie.

Le monde musulman a, lui aussi, été concerné : 50 % de victimes au Caire ou à Alexandrie. Le chroniqueur arabe Ibn Khaldun (1332-1406) témoigne : *« Tant à l'est qu'à l'ouest, la civilisation subit une incursion destructrice, celle de la peste qui dévasta les nations et raya des populations entières de la surface de la terre. Elle annihila le bien qui avait été créé, le niveau de la civilisation décrut en même temps que le nombre d'habitants. La face du monde habité en fut changée. »* (7).

Comment se relever d'un pareil désastre ?

Il faut bien distinguer les conséquences à court terme, catastrophiques, et à plus long terme d'une société totalement bouleversée. Tous les témoignages contemporains sont loin de soutenir la version d'un traumatisme majeur. Les réactions du corps social sont plus complexes. Dès l'épidémie terminée, cohabitent les effets tragiques immédiats de la crise et d'autres indices qui indiquent une volonté rapide de la surmonter, d'un désir profond de retour à la normale. *«Paradoxe de la période : la vie des survivants de l'épidémie et de la guerre* (de Cent-Ans) *sera meilleure que celle de leurs prédécesseurs »* (Georges Duby). Nous sommes tous les descendants des survivants de l'hécatombe !

Economiques : L'effondrement brutal de la population a eu des répercussions immédiates gravissimes : arrêt de la production et des échanges en ville et, dans les campagnes, abandon des récoltes et du bétail livré à lui-même sans personne pour s'en occuper, d'où une nouvelle famine en Europe dès 1349 … Boccace témoigne : « *Hors de Florence* (…) *à travers champs, dans les hameaux épars, les laboureurs et leurs familles* (…) *mouraient non pas comme des hommes mais comme des bêtes* (…) *Ils n'avaient cure ni de leurs biens, ni des bêtes* (…) *ni des fruits futurs des terres et des bêtes* (…) *les moissons aussi étaient abandonnées ».* (cf. Paul de Diacre. 4 – d).

Avec la peste, les villages sont abandonnés par dizaines de milliers et les terres seront laissées en friche pendant plusieurs années. En Toscane, ils se concentrent dans la vallée de l'Arno ou le long de la route de Florence à Sienne (plus de 300), que Florence conquiert sans vergogne dès 1349 !

Matteo Villani : *« Personne ne faisait labourer les champs, faucher les blés, tailler les vignes ; même pour un triple salaire, non vraiment, même pour vingt deniers au lieu d'un, tant il y avait de morts ».* Ainsi, cette pénurie de main d'œuvre qui suit l'épidémie et ses premières répliques (1361 …) va permettre aux paysans survivants de revendiquer de meilleurs salaires et de meilleures conditions sociales.

Les souverains des grands Etats monarchiques comme la France et l'Angleterre réagissent immédiatement. Edouard III d'Angleterre, dès 1349 : *« Que tous les travailleurs, aussi bien les hommes que les femmes, soient tenus de servir, recevant salaires et gages, accoutumés à l'époque avant la peste ».* Jean II le Bon, roi de France, condamne : « *Ouvriers gourmands* (…) *ou fainéants* (…) *disent que pour les salaires qu'ils sont accoutumés d'avoir, ils ne travailleront que deux jours par semaine »* (1354). Cette intransigeance des rois et un rapport de force favorable aux « classes populaires » vont aboutir à des révoltes paysannes majeures (*La Grande Jacquerie* dans le Bassin parisien en 1358, *La Révolte des Travailleurs* qui s'emparent de Londres en 1381). Elles seront toutes brutalement réprimées, mais la société féodale en sortira profondément bouleversée. Les paysans n'acceptent désormais les terrains à cultiver que si les rentes seigneuriales sont abaissées. Ils se détournent d'une monoculture vivrière de céréales au profit de nouvelles cultures sur les terres disponibles de nouveau mises en valeur : vigne, légumineuses, plantes tinctoriales, ou vers l'élevage.
« L'épidémie a déterminé une hausse générale du niveau de vie ». Aussi, avec deux fois moins de « bouches à nourrir », pour les survivants : *« L'alimentation est plus riche et plus variée »* (G. Duby).

Autre conséquence. Matteo Villani témoigne : « *En raison de cette situation on constata que, parce que les gens manquaient, de nombreux domaines, nobles et beaux, restaient inexploités ». « De nombreuses terres demeuraient sans seigneur »* et avaient été acquises à *« vil prix »,* notamment par des femmes. Ce qui amène les autorités florentines à adopter dès 1350 : *« La loi du lignage* (…) *pour endiguer le flux des biens patrimoniaux qui, faute de prétendants mâles, risquerait de dériver vers des lignées féminines ».* On interdit à la mère et à ses descendantes de recueillir l'héritage des enfants. Cette disposition misogyne est restée limitée à Florence, car, ailleurs, on voit fréquemment les femmes reprendre les entreprises de leurs maris défunts, et acquérir une certaine « liberté » de se choisir (ou non) un nouveau compagnon de vie.

Evidemment, le phénomène touche aussi les villes, et notamment Florence, où, dès le 9 octobre 1348, les autorités de la cité constatent que : *« Alors que beaucoup de citoyens étaient devenus pauvres, certains pauvres devenaient riches »* et elles fixent un maximum pour les salaires comme en France ou en Angleterre. Néanmoins, l'épidémie a fauché les vies sans faire de distinction de sexe, d'âge et de condition, offrant de nouvelles opportunités d'ascension sociale et de conquêtes.

Les ouvriers des villes vont aussi profiter de la pénurie de main d'œuvre qualifiée pour faire valoir leurs revendications et obtenir des hausses de salaire (celui des maçons à Paris passe de 30 à 95 deniers par jour entre 1348 et 1359). Et il y eut également une vague d'émeutes urbaines en France, en Angleterre, dans les Flandres, dont le déclenchement est lié à un autre facteur : la pression fiscale exigée par les souverains durant la Guerre de Cent ans commencée en 1337. .
Mais elles se sont nourries du contexte social difficile provoqué par les conséquences de la peste de 1348 et de ses multiples répliques jusqu'à la fin du siècle (*La Révolte d'Etienne Marcel* en 1358, *La Révolte des Maillotins* à Paris*,* celle *des Tuchins* dans le Languedoc*,* celle *de la Harelle* à Rouen en 1382, *La Révolte des Travailleurs,* déjà évoquée, à Londres en 1381, qui se prolongera par *La Révolte des Lollards* en 1414, au contenu clairement anti-clérical – voir plus loin).

L'une des plus importantes révoltes urbaines a eu lieu précisément à Florence. On a évoqué plus haut son système politique et constaté que le *popolo minuto* en était exclu bien que les employés de la laine, les foulons (Ciompi), représentaient environ le quart de la population. Dans la situation économique difficile, déjà évoquée, à partir de 1345, les Ciompi ont organisé des grèves sans résultat. Mais la pénurie de main d'œuvre après l'épidémie « a *radicalement changé le rapport de valeur au bénéfice de la force de travail »* (Walter Scheidel). En juin 1378, c'est un véritablement soulèvement des Ciompi qui secoue Florence. Des palais et des couvents sont attaqués. Ce qui aboutit à ce que leur corporation soit reconnue et associée à la Seigneurie au même titre que les autres « Arti ». Une deuxième émeute en juillet porte au pouvoir leur représentant : Michele di Lando en tant que Gonfalonier de Justice, auquel, 40 ans plus tard dans ses *Histoires florentines*, Nicolas Macchiavel prête les propos suivants : *« Ne vous laissez pas effrayer par cette ancienneté du sang dont ils se targuent ; car tous les hommes, ayant eu une même origine, sont également anciens et la nature nous a tous faits sur un même modèle. Déshabillés et nus, vous seriez tous semblables ; revêtons leurs habits, qu'ils mettent les nôtres, nous paraîtrons sans aucun doute nobles et eux gens du commun ; car seules la pauvreté et la richesse font l'inégalité ».* Pour la première fois au Moyen-âge, un gouvernement est constitué des représentants de toutes les classes de la société. Mais, *« capables de tout, il fallait les réduire à rien »* et, très rapidement, les classes dominantes reprennent l'initiative et le pouvoir par les armes. Michele di Lando est exilé en août 1378 et les Ciompi seront chassés des institutions florentines en 1382 par l'intervention de la famille Albizzi et la première implication des Médicis (Salvestro) dans le soutien puis la répression du mouvement, ce qui finira par les porter au pouvoir pour trois siècles, à partir de 1434 (Cosme l'Ancien). Karl Marx et Simone Weil (la philosophe) verront cependant dans cette révolte des Ciompi : « *La première manifestation d'une révolution prolétarienne* ».

Religieuses : Sur le plan démographique, les membres du clergé ont été décimés comme le commun des mortels, et plus encore dans les monastères lorsque l'épidémie est parvenue à y pénétrer. La mortalité dans ce milieu clos atteignait souvent 100 % (Marseille, Montpellier…). Cette hécatombe a aussi permis un renouvellement et un rajeunissement du personnel ecclésiastique (sans que soit jamais mentionnée l'épidémie comme cause de cette situation) d'autant que, durant toutes ces années, l'Église engrangea une énorme fortune, puisque de nombreuses victimes de la peste lui

léguèrent leurs biens avant de mourir, dans l'espoir que ce don inciterait Dieu à les préserver ou à les guérir. Ceci lui a permis d'acheter un grand nombre de terres et de biens laissés en déshérence : *« Pour l'âme des morts, l'argent coula à flots ; les clercs se réjouissaient du matin au soir »* (Buccio di Ranallo. 1362).
Dans un premier temps, l'influence de l'Eglise sort renforcée face à l'angoisse de la « fin des temps » et par « *Les supplications maintes et maintes fois faites à Dieu par les personnes dévotes* » (Boccace). *« Affligé de tant de calamités à la fois, le peuple chrétien visitait les temples et cherchait des secours dans les prières, les jeûnes et les aumônes »* (Matteo Villani), la multiplication des messes, des processions, notamment celles des « flagellants ».
Ce mouvement avait connu une première vogue en Italie au XIII e s (1260). Ils se fouettaient en public pour obtenir le pardon de Dieu. Condamnés par les papes, la peste leur donne l'occasion de relancer ce mouvement mystique. Ils se répandent par groupes de centaines de personnes, essentiellement en Allemagne, dans les Flandres, en France, en Angleterre, où ils détournent vers eux les dons des fidèles et sont parfois responsables des pogroms contre les Juifs. Le pape Clément VI les interdit de nouveau en octobre 1349.

Une autre manifestation de piété est celle des « Mystères », spectacles religieux donnés en public à partir des années 1370 (Normandie, Bruges). L'un des thèmes nouveaux les plus représentés en public, et bientôt dans les fresques des églises, sera celui de la danse macabre. Car, on trouve très peu de représentations de la peste en tant que telle, contemporaines de l'épidémie, sauf à Tournai (enterrements par Gilles Le Muisit. 1349) et à Saint-André de Lavaudieu (« La Mort noire ». 1355), où elle est représentée par une femme voilée (aveugle) qui distribue ses flèches (symboles du « fléau » d'Apollon = *peste* depuis Homère) à toutes les couches de la société.

Cet art morbide était déjà apparu dans un poème latin illustré du début du XIII^{e} siècle – le *Vado mori*, « *je vais mourir* » (8) - où la mort apparait comme un « gnome » à la fois souriant et menaçant avec une pique. La première représentation qui va se généraliser sous forme de squelette est celle du cimetière des « Saints - Innocents » à Paris (1424), c'est-à-dire trois quart de siècle après l'épidémie.

Elle est l'illustration scrupuleuse d'un autre poème (*La dance macabre*) attribué à Jean de Gerson (v. 1424) composé de 67 « huitains » (huit vers de huit pieds) sous forme de dialogues entre la mort et 33 personnages représentant toutes les couches de la société (sauf les femmes !) (9).
Les danses macabres montrent les angoisses d'une société profondément choquée et désemparée. L'image de la mort est remplacée par un sinistre réalisme dans la représentation des cadavres. La danse macabre se présente comme une longue frise associant aux images le texte versifié de Jean de Gerson, dialogue entre la mort (squelette) et les vivants. La scène s'ouvre sur la mort : armée d'une faux ou d'un cercueil, ou des flèches de la maladie, elle entraîne, l'un après l'autre, des vivants terrifiés qui tentent vainement de protester avant d'être emportés dans la danse. Toutes les conditions sociales sont représentées : les personnages observent une stricte alternance des clercs et des laïcs. Et comme il se doit, le premier à danser est le pape. Vient ensuite l'empereur, puis le cardinal et le roi, le légat et le duc, le noble, le bourgeois, le mendiant, l'enfant… (la femme absente du poème de Gerson n'est pas représentée, sauf à La Chaise Dieu et en Croatie - Béram). Car la mort frappe indistinctement puissants et misérables annulant les inégalités et châtiant les vanités.

Mais, si ce climat d'emprise religieuse, renforcée par l'épidémie, est révélateur du discours de l'Eglise, il ne l'est pas nécessairement de celui de la « mentalité collective » de la société civile. La preuve en est que l'on va assister à une remise en cause de l'Eglise qui s'est enrichie « grâce » à l'épidémie et qui a montré la totale inefficacité de son rôle et de sa fonction face à la catastrophe. Ces contestations de la « *toute-impuissance* » de l'Eglise se retrouvent dans le prolongement des révoltes sociales et politiques de la fin du XIV e s. et du début du XV e s. .
« La peste marque aussi le début de l'ébranlement de cette société ecclésiale » (Etienne Anheim).

En Angleterre, **John Wyclif** (1376) remet en cause l'autorité de l'Eglise et son utilité car la Grâce est accordée directement par Dieu à ceux qui ont une vie exemplaire… ce qui n'est pas le cas de l'Eglise de l'époque en Angleterre et ailleurs (népotisme, richesse, corruption, concubinage…). Il ne reconnaît que les « Saintes Ecritures » et rejette toutes les « traditions » instituées par l'Eglise pour justifier son pouvoir sur les fidèles. Il est condamné en 1382, meurt isolé, mais ses partisans (les **Lollards** ou « pauvres prêcheurs ») ont influencé les révoltes paysannes de 1381 et de 1414 / 1417 en Angleterre.

Jan Hus, prédicateur tchèque, reprend les thèses de **Wyclif** et commence en 1402 à revendiquer une réforme de l'Eglise qui se doit d'être purement « spirituelle », pauvre. Il condamne déjà la vente des Indulgences ! Son exécution en 1415 va entrainer une révolte générale en Bohème-Moravie qui s'apparente aussi à un mouvement d'affirmation « nationale » tchèque contre les autorités religieuses et impériales.

La **Dévotion moderne** (fin du XIV e s), apparue aux Pays-Bas, affirme que l'homme ne doit pas s'en remettre à l'intercession de la Vierge, des saints ou des apôtres, mais, à *l'imitation de Jésus-Christ,* et doit chercher à donner un contenu chrétien à sa vie, choisir constamment entre le bien et le mal.

Tout ceci a évidemment préparé « ***une bifurcation majeure des sociétés européennes vers la modernité »*** et la Réforme protestante déclenchée par Martin Luther un siècle plus tard, en 1517.

Artistiques : Longtemps, le livre de Millard Meiss (historien américain), paru en 1951, (*La peinture à Florence et à Sienne après la peste noire*) a fait autorité pour faire de la peste un « référentiel » dans l'évolution de l'art toscan du milieu du Trecento vers une « *tension qui atteint les figures elles-mêmes, qui n'offrent plus que des masques impassibles, des regards dispersés, des actions en suspens, un nouveau hiératisme* ». L'auteur évoque « *l'expressivité des visages durs, austères, tristes et souvent angoissés* ». La peste n'est pas représentée en tant que telle, mais pour lui, elle est partout présente, sous-jacente.

Or, le titre de son livre est assez trompeur car il dévie assez vite de son sujet « *dès le cinquième chapitre, bifurquant tout à coup vers une autre problématique concernant les relations entre textes et images dans les écrits de Catherine de Sienne* (…) *et dans ses visions* » (Paul Bernard-Nouraud).

Surtout, il appuie principalement sa démonstration sur la fresque de Buffalmacco au Campo Santo de Pise, dont il pensait qu'elle a été réalisée après l'épidémie (1365) alors que l'on a démontré depuis qu'elle date d'avant la peste (1336) ! Ce qui change tout dans l'interprétation ! *« On s'est aperçu que plusieurs de ces motifs iconographiques ou de ces œuvres, présentées comme typiques du climat post-épidémique, précédaient en fait la Peste de plusieurs années »* (Jérôme Baschet) (10).

La « Grande Faucheuse » était largement présente avant l'épidémie (depuis la fin du XII e s), de même la représentation du « *Dict des trois morts et des trois vifs* » (Baudouin de Condé. fin du XIII e s. *Memento mori : « Tel que tu es, tel je fus / Et tu seras tel que je suis »*). Elle était le symbole du justicier annoncé par les prédications des dominicains condamnant le relâchement des mœurs et la vie mondaine bien avant l'épidémie. De même qu'ils condamnaient les audaces trop réalistes, trop humanistes des fresques de Giotto - à qui, à l'inverse, Boccace rend hommage (11) - ce qu'on a appelé le « style naturel » des années 1300 à 1337, accepté et promu par les franciscains.

On peut certes vérifier le retour à « *des masques austères* » et des « *visages impassibles* » en comparant le retable d'Andrea Orcagna, dans la chapelle Strozzi (1357) avec celui de Giotto, retable Stefaneschi (v. 1315), ou dans « *la composition froide* » de Masolino di Panicale, « *figé, suspendu à un Moyen Age qui n'en finit pas de s'achever »* (1425) (David Gozlan) dans la chapelle Brancacci de

Florence. Mais, à la même date et dans le même lieu, avec Masaccio, on est déjà revenu aux acquis humanistes de Giotto dans « *cette fresque* (qui) *entre dans l'Histoire en nous imposant une nouvelle image morale de l'Humanité. Masaccio place l'Homme au centre de sa réflexion. Il pose les premiers jalons artistiques de l'humanisme, raison d'être même au cœur battant de la Renaissance débutante »* (Edouard Dor). « *Jalons* » qui vont triompher à Florence quelques décennies plus tard. Et son « *trône de grâce* » de la Sainte Trinité, qui cohabite avec le squelette et le « Dict des trois morts et des trois vifs » (*« J'ai été ce que vous êtes, et ce que je suis vous le serez »*), mais qui est considéré comme la première peinture « Renaissance » : perspective, point de fuite et humanisation réaliste des personnages : la Vierge ou le commanditaire.
« *Millard Meiss a voulu faire de la peste ce qu'elle n'était pas exactement : à savoir une cause historique orientant l'histoire de la peinture, ainsi qu'un objet référentiel* » (Georges Didi-Huberman).

Comme on l'a vu, la seule véritable nouveauté est la représentation de la mort sous la forme plus réaliste du squelette des danses macabres, aux côtés de la « Grande faucheuse » qui l'avait précédée et qui était déjà largement représentée dans les églises, et désormais associée à « l'Archer ».

Ainsi, en-dehors de dessins ou de fresques à vocation « documentaire » (bubons, enterrements), ou d'œuvres religieuses qui prolongent des thèmes présents avant l'épidémie, Millard Meiss a du mal à trouver d'autres exemples, car *« on trouve peu de représentations de la peste en tant que telle »*. *« Il y a un malaise de la représentation. Peu de textes, presque pas d'images, la peste a été peu représentée »* (Etienne Anheim).
« Malgré l'ampleur et la brutalité de la catastrophe, les artistes ne l'avaient que très rarement représentée, et aucun bouleversement majeur de l'iconographie ou de l'esthétique ne pouvait être identifié dans les années suivantes » (Jérôme Baschet) (10).

En fait, il faut bien distinguer l'art macabre religieux de l'immédiate période qui suit l'épidémie de 1348, dont *« les œuvres expriment le discours de l'Église plus qu'elles ne reflètent une quelconque « mentalité », surtout si l'on vise par-là « la mentalité collective », supposée partagée par tous »* (10), d'avec l'apparition « résiliente » d'un art profane totalement nouveau qui survient lors de la première réplique en 1363 (*Pestis secunda*).

L'analyse de plus de 3 000 testaments dans les cités toscanes révèle que les commandes d'œuvres d'art, chapelles, peintures ou portraits sont faites pour glorifier le (futur) défunt et sa lignée. *« À partir de la peste noire de 1348 les commandes testamentaires montrent une volonté d'honorer sa propre mémoire et plus uniquement celle des saints ». « Après la réplique de l'épidémie en 1363, l'impact psychologique est tel que les populations se « réparent » en essayant de préserver leur mémoire et celle de leurs lignées »*. *« L'année 1363 marque une date pivot dans la restructuration des pratiques d'ateliers pour les artistes de plusieurs cités toscanes et de Florence »* (Samuel Kline Cohn).
Il s'agit de satisfaire désormais les nombreuses commandes profanes de portraits privés, véritable « culte de sa propre mémoire », véritable nouveauté dans la peinture, à l'exemple du *« premier portrait réaliste conservé »* : le roi de France Jean II le Bon (1350).

Lorsque la maladie est devenue assez vite « *indescriptible et irracontable* (…), *ce qui frappe*, *ce n'est pas la référence à la peste, mais plutôt le soin que le peintre prend à l'effacer* » (Jacques Darriulat).
Ce qui domine finalement, c'est une volonté d'oublier et de refouler, plus forte que le besoin d'assimiler la tragédie. *« Dès l'épidémie terminée, à côté des facteurs durables de crise, d'autres éléments témoignent d'un retour rapide à la normale, en tout cas d'un désir ardent de reconstruction et de redémarrage »* (Jérôme Baschet) (10).
« Mais l'ironie de l'histoire aura voulu que le livre de M. Meiss soit victime de l'histoire elle-même, notamment sous la forme d'une dérisoire affaire de dates » de la fresque du Campo Santo. (10).
A rebours de la démonstration faussée de Millard Meiss, ***« L'art post-peste incarne une nouvelle joie de vivre, un «carpe diem» en quelque sorte »*** (Georges Didi-Huberman).

Et c'est exactement la démarche de Boccace dans son Décaméron qui, après « *son horrible commencement* (…) *et son bref tourment* » des premières pages, passe rapidement à autre chose : place aux farces, aux facéties, et même « *aux histoires licencieuses et parfois inconvenantes* ».

Machiavel, en 1526, dans son *Histoire de Florence*, ne consacre qu'une seule page sur 500 à la Peste noire de 1348… et c'est pour évoquer Boccace !
De même, Giorgio Vasari, florentin et premier historien de l'art, occulte totalement l'épidémie et ses effets sur les mentalités des artistes ou des écrivains, allant jusqu'à écrire vers 1550 : *« La chance prodigieuse de vivre au siècle de Messire Pétrarque »* !

L'autre preuve de cette « résilience » est la figuration de Saint-Sébastien, le saint protecteur des pestiférés (avec Saint Roch) si l'on en croit *La Légende dorée* de Jacques de Voragine (1266), qui est particulièrement illustrative de cette situation. *« Invoqué contre la peste depuis le VII^e^ siècle* (…)*, Il ne faisait pas cependant l'objet d'un grand culte, du moins en Toscane, jusqu'en 1348* » (M. Meiss). À partir de cette date, cependant, et pendant des siècles, Saint-Sébastien n'eut de cesse d'être représenté. Sa mort autorisait qu'on identifie les flèches qui le martyrisèrent aux « flèches » de la peste symboliquement représentée (L'Archer) suivant une métaphore déjà présente depuis Homère. *« Paradoxe que ce « protecteur » contre la peste qui putréfiait les corps, soit devenu rapidement la figure d'un Adonis dont la beauté, la sensualité* (et – bientôt – l'ambigüité homo-érotique de sa nudité - cf. Andrea Mantegna, Le Pérugin, Francisco Pacheco, Léonard de Vinci …) *conjurent la maladie et la terreur qu'elle avait pu inspirer aux générations qui l'avaient vécue »* (…) ***« C'est donc cette figure que devrait consulter un historien soucieux de mesurer les effets de la peste sur l'art »*** (Paul Bernard-Nouraud).

La démarche de Boccace l'illustre parfaitement. Son Décaméron *« nous enseigne l'art de n'être pas mort »* (Patrick Boucheron). C'est l'apparition d'un nouveau genre littéraire réaliste : « *La nouvelle, ce qui vient d'advenir, la mise en récit de l'événement en cours* (…) *un texte fondamental. Il l'est sur le plan historique, il l'est sur le plan littéraire. Il précipite une révolution narrative et le moteur de cette révolution, c'est l'épidémie et c'est le discours du survivant »…* qui est une **révolte contre la tyrannie de la mort, un hymne à la vie et à l'amour**, et même un « *hédonisme débridé* » dans plusieurs des nouvelles du Décaméron (4 e et 5^e^ journées).
Anti cléricalisme, railleries contre les superstitions, les reliques, les moines, plaisanteries sacrilèges, érotisme – que l'on retrouvera dans d'autres « facéties médiévales » (Chaucer, Rabelais…) - illustrées régulièrement depuis presque 700 ans, y compris par le cinéma (Pasolini) !

Mais ce n'est pas l'essentiel de ce qui oppose Boccace à l'éthique chrétienne, macabre et morbide.
« Dans leur diversité, qui met en scène toutes les classes sociales, le point commun des cent nouvelles du Décaméron est de réaffirmer » - contre l'Eglise et son emprise de l'obsession de la Mort et du Salut du chrétien par la pénitence, l'ascétisme, l'abstinence - une « philosophie », une autre vision du monde qui repose sur la **Fortune**, au sens médiéval du terme, c'est-à-dire *« une force neutre , laïque, un destin dont les hommes peuvent librement tirer parti »*, et la **Nature**, c'est à dire *« la toute-puissance d'un instinct où le désir charnel est toujours engagé », « la revendication d'une liberté des sens* (…) *d'où est absente toute préoccupation concernant le Salut chrétien »* (Pierre Laurens). Après l'hécatombe, après « *l'effroi* » : Place à la vie, place à l'humour, place à l'amour !

Si Dante a écrit une « Divine Comédie », Boccace nous aura livré, lui, une « Humaine Comédie » :
« Considérant que les prêches prononcés par les frères pour donner aux hommes le remords de leurs fautes sont le plus souvent (…) des sornettes et des fadaises, j'ai estimé que ce genre de fariboles n'irait pas mal à des nouvelles écrites pour chasser la mélancolie des femmes » à qui l'ouvrage est dédié, parce que, dans la vie courante, elles *« sont recluses la plupart du temps dans leur chambre, comme vouées au désœuvrement ».* Tant il est vrai que *« Le rire est le propre de l'homme »* (et de la femme !) et que *« Les joyeux guérissent toujours »* (Rabelais. v. 1530).

Conclusion.

Dans le découpage des périodes de l'histoire européenne, on admet traditionnellement comme dates de référence pour « borner » le Moyen-âge : 476, la chute de l'Empire romain d'Occident, comme fin de l'Antiquité, et 1492, la fin de la Reconquista en Espagne et la découverte du Nouveau-Monde, comme le début des « Temps modernes ».

Mais la peste justinienne (541 …), *« L'évènement le plus funeste de toute l'histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui »* (Kyle Harper. L'Histoire n° 509/510), qui a marqué la fin brutale de la tentative de reconquête et de réunification de l'Empire romain, précédée cinq ans plus tôt de « l'année sans soleil » (536) qui provoqua la ruine des récoltes et la famine, en raison d'une éruption volcanique en Indonésie, d'une part… Et la peste noire (1348 …), *« La plus grande catastrophe démographique de l'histoire »* (Patrick Boucheron. *Idem*) qui a fait disparaître plus de la moitié de la population européenne, d'autre part… constituent deux évènements majeurs qui ont amené certains historiens spécialistes de ces deux tragédies à proposer de redéfinir cette chronologie symbolique : *« D'un côté la peste justinienne, de l'autre la peste noire, peuvent être considérées comme des bornes chronologiques de la période médiévale »* (Etienne Anheim) : 541 / 1348, au lieu de 476 / 1492.

Mais, on vient de le voir, ce nouveau « bornage » n'est pas totalement pertinent car tous les témoignages contemporains sont loin de soutenir l'hypothèse d'un traumatisme majeur. *« Malgré son extrême violence, la catastrophe n'a pas bouleversé les cadres de la pensée chrétienne »* (Etienne Anheim) qui existaient déjà avant. Et dans la « société civile », c'est le silence ou l'occultation qui domine. Rappelons-le : « *Dès l'épidémie terminée,* (des) *éléments témoignent d'un retour rapide à la normale,* (et) *d'un désir ardent de reconstruction et de redémarrage* » (10), avec une nouvelle vision du monde, qui n'est qu'ébauchée chez Boccace, Pétrarque ou Masaccio, mais qui prépare l'émergence de l'humanisme et de la Renaissance.

« La Peste offre donc un cas d'étude exemplaire d'une absence de rupture à l'endroit où l'historien en attendrait » (Jérôme Baschet) (10).

Ce qui donne raison à Marc Bloch qui pensait qu'il fallait : *« Refuser de découper l'histoire en tranches et sortir le Moyen-Âge de ses limites étroites »* (*La Société féodale*. 1939).

_____

- La contamination par les Mongols à Caffa en 1346 est probablement une légende.

- Le basculement des conditions climatiques de 1340 à 1354 (volcan ?) a joué un rôle dans la résurgence et la propagation de l'épidémie auprès de populations affaiblies.

- Le traumatisme immédiat a été effroyable et a renforcé l'obsession de la mort et de la recherche du Salut dans les discours de l'Eglise, mais elle existait déjà avant l'épidémie et ne reflète pas forcément la « mentalité collective ».

- La « résilience » a été rapide et spectaculaire, sur le plan social, économique, religieux et artistique, ouvrant la voie à un nouvel « hymne à la vie », à une nouvelle vision du monde qui a préparé la Renaissance, et dont le Décaméron constitue « un texte matriciel », autant sur le plan historique que littéraire. « *La peste a marqué la fin d'un temps médiéval et pourrait très bien avoir été le printemps de la Renaissance »* (Etienne Anheim).

(*) Le texte du Décaméron (extraits).

« Je dis donc que les années de la fructueuse Incarnation du Fils de Dieu atteignaient déjà le nombre de mille trois cent quarante-huit, lorsque, dans la remarquable cité de Florence, belle au-dessus de toutes les autres cités d'Italie, parvint la mortifère pestilence qui, par l'opération des corps célestes, ou à cause de nos œuvres iniques, avait été déchaînée sur les mortels par la juste colère de Dieu et pour notre châtiment. Quelques années auparavant, elle s'était déclarée dans les pays orientaux, où elle avait enlevé une innombrable quantité de vivants ; puis poursuivant sa marche d'un lieu à un autre, sans jamais s'arrêter, elle s'était malheureusement étendue vers l'Occident. La science, ni aucune précaution humaine, ne prévalait contre elle. C'est en vain que, par l'ordre de magistrats institués pour cela, la cité fut purgée d'une multitude d'immondices ; qu'on défendit l'entrée à tout malade et que de nombreux conseils furent donnés pour la conservation de la santé. C'est en vain qu'on organisa, non pas une fois, mais à diverses reprises, d'humbles prières publiques et des processions, et que d'autres supplications furent adressées à Dieu par les dévotes personnes.

Quasi au commencement du printemps de ladite année, le fléau déploya ses douloureux effets dans toute leur horreur et s'affirma d'une prodigieuse façon. Il ne procédait pas comme en Orient où, à quiconque sortait du sang par le nez, c'était signe d'une mort inévitable ; mais, au commencement de la maladie, aux hommes comme aux femmes, naissaient à l'aine et sous les aisselles certaines enflures dont les unes devenaient grosses comme une pomme ordinaire, les autres comme un œuf, et d'autres moins, et que le vulgaire nommait bubons pestilentiels. Et des deux parties susdites, dans un court espace de temps, ce bubon mortifère gagnait indifféremment tout le reste du corps. Plus tard, la nature de la contagion vint à changer, et se manifesta par des taches noires ou livides qui apparaissaient sur les bras et sur les cuisses, ainsi que sur les autres parties du corps, chez les uns larges et rares, chez les autres petites et nombreuses. Et comme en premier lieu le bubon avait été et était encore indice certain de mort prochaine, ainsi l'étaient ces taches pour tous ceux à qui elles venaient. Pour en guérir, il n'y avait ni conseil de médecin, ni vertu de médecine qui parût valoir, ou qui portât profit. Au contraire, soit que la nature du mal ne le permît pas, soit que l'ignorance des médecins — parmi lesquels, outre les vrais savants on comptait un très grand nombre de femmes et d'hommes qui n'avaient jamais eu aucune notion de médecine — ne sût pas reconnaître de quelle cause il provenait et, par conséquent, n'appliquât point le remède convenable, non-seulement peu de gens guérissaient, mais presque tous mouraient dans les trois jours de l'apparition des signes susdits, qui plus tôt, qui plus tard, et sans éprouver de fièvre, ou sans qu'il survînt d'autre complication.

Ce qui donna encore plus de force à cette peste, ce fut qu'elle se communiquait des malades aux personnes saines, de la même façon que le feu quand on l'approche d'une grande quantité de matières sèches ou ointes. Et le mal s'accrut encore non-seulement de ce que la fréquentation des malades donnait aux gens bien portants la maladie ou les germes d'une mort commune, mais de ce qu'il suffisait de toucher les vêtements ou quelque autre objet ayant appartenu aux malades, pour que la maladie fût communiquée à qui les avait touchés...

De ces choses et de beaucoup d'autres semblables, naquirent diverses peurs et imaginations parmi ceux qui survivaient, et presque tous en arrivaient à ce degré de cruauté d'abandonner et de fuir les malades et tout ce qui leur avait appartenu ; et, ce faisant, chacun croyait garantir son propre salut. D'aucuns pensaient que vivre avec modération et se garder de tout excès, était la meilleure manière de résister à un tel fléau. S'étant formés en sociétés, ils vivaient séparés de tous les autres groupes. Réunis et renfermés dans les maisons où il n'y

avait point de malades et où ils pouvaient vivre le mieux ; usant avec une extrême tempérance des mets les plus délicats et des meilleurs vins ; fuyant toute luxure, sans se permettre de parler à personne, et sans vouloir écouter aucune nouvelle du dehors au sujet de la mortalité ou des malades, ils passaient leur temps à faire de la musique et à se livrer aux divertissements qu'ils pouvaient se procurer. D'autres, d'une opinion contraire, affirmaient que boire beaucoup, jouir, aller d'un côté et d'autre en chantant et en se satisfaisant en toute chose, selon son appétit, et rire et se moquer de ce qui pouvait advenir, était le remède le plus certain à si grand mal. Et, comme ils le disaient, ils mettaient de leur mieux leur théorie en pratique, courant jour et nuit d'une taverne à une autre, buvant sans mode et sans mesure, et faisant tout cela le plus souvent dans les maisons d'autrui, pour peu qu'ils y trouvassent choses qui leur fissent envie ou plaisir. Et ils pouvaient agir ainsi en toute facilité, pour ce que chacun, comme s'il ne devait plus vivre davantage, avait, de même que sa propre personne, mis toutes ses affaires à l'abandon. Sur quoi, la plupart des maisons étaient devenues communes, et les étrangers s'en servaient, lorsqu'ils les trouvaient sur leur passage, comme l'aurait fait le propriétaire lui-même...

Beaucoup d'autres, entre les deux manières de vivre susdites, en observaient une moyenne, ne se restreignant point sur leur nourriture comme les premiers, et ne se livrant pas, comme les seconds, à des excès de boisson ou à d'autres excès, mais usant de toutes choses d'une façon suffisante, selon leur besoin. Sans se tenir renfermés, ils allaient et venaient, portant à la main qui des fleurs, qui des herbes odoriférantes, qui diverses sortes d'aromates qu'ils se plaçaient souvent sous le nez pensant que c'était le meilleur préservatif que de réconforter le cerveau avec de semblables parfums, attendu que l'air semblait tout empoisonné et comprimé par la puanteur des corps morts, des malades et des médicaments...

Et bien que de ceux qui émettaient ces opinions diverses, tous ne mourussent pas, il ne s'ensuivait pas que tous échappassent. Au contraire, beaucoup d'entre eux tombant malades ... le frère abandonnait son frère, l'oncle son neveu, la sœur son frère, et souvent la femme son mari. Et, chose plus forte et presque incroyable, les pères et les mères refusaient de voir et de soigner leurs enfants, comme si ceux-ci ne leur eussent point appartenu...

Il y en avait beaucoup qui finissaient sur la voie publique, soit de jour soit de nuit. Beaucoup d'autres, bien qu'ils fussent morts dans leurs demeures, faisaient connaître à leurs voisins qu'ils étaient morts, par la seule puanteur qui s'exhalait de leurs corps en putréfaction. Et de ceux-ci et des autres qui mouraient partout, toute la cité était pleine... Les morts n'en étaient pas pour cela honorés de plus de larmes, de plus de pompe, ou d'une escorte plus nombreuse ; au contraire, les choses en étaient venues à ce point qu'on ne se souciait pas plus des hommes qu'on ne soucierait à cette heure d'humbles chèvres... La terre sainte étant insuffisante pour ensevelir la multitude des corps qui étaient portés aux diverses églises chaque jour et quasi à toute heure, et comme on tenait surtout à enterrer chacun en un lieu convenable suivant l'ancien usage, on faisait dans les cimetières des églises, tant les autres endroits étaient pleins, de très larges fosses, dans lesquelles on mettait les survenants par centaines...

Que pourrait-on dire de plus ? Si longue et si grande fut la cruauté du ciel, et peut-être en partie celle des hommes, qu'entre le mois de mars et le mois de juillet suivant, tant par la force de la peste, que par le nombre des malades mal servis ou abandonnés grâce à la peur éprouvée par les gens bien portants, plus de cent mille créatures humaines perdirent certainement la vie dans les murs de la cité de Florence. Peut-être, avant cette mortalité accidentelle, on n'aurait jamais pensé qu'il y en eût tant dans notre ville. »

(1) Patrick Boucheron a consacré à « *Boccace, le survivant de la tyrannie de la mort* » deux conférences en janvier 2018 : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cours-du-college-de-france/boccace-le-survivant-et-la-tyrannie-de-la-mort-3826583, et, en 2021, au lendemain de la pandémie de Covid-19, un cycle de 14 conférences d'une heure au Collège de France qui renouvelle profondément la vision de la Peste noire de 1348 et ss. … : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-la-peste-noire .
« Ce qui m'a intéressé c'est la disproportion entre cette catastrophe, qui reste à ce jour la plus terrifiante de l'histoire de l'humanité, et la difficulté à lui trouver des conséquences directes ». L'Histoire n°509/510. (2023).

(2) Les lettrés romains lisaient Homère en grec, la langue de culture à Rome.

(3) Michel Pastoureau : *« A partir des années 1320-1340* (…) *le noir n'est ni dépréciatif, ni malfaisant, mais sobre et digne* (…) *sérieux, luxueux ».* L'Histoire n°509/510. (2023).

(4) Paul Diacre (v. 790) : *Histoire des Lombards*. Livre II. Chapitre IV.
a - *« Il se forma dans les aines, et dans d'autres parties délicates du corps humain, des petites glandes de la forme d'une noix ou d'une datte, après quoi, l'on prenait une fièvre d'une ardeur insupportable, et l'on mourait au bout de trois jours. Mais si quelqu'un pouvait passer le troisième jour il avait l'espérance de vivre ».*
b - *« Les fils fuyaient, laissant sans sépulture les cadavres de leurs pères Les parents oubliant les entrailles de la piété, quittaient leurs enfants dans les ardeurs de la fièvre ».*
c - *« Si quelqu'un retenu par un reste de pitié voulait ensevelir son prochain, il restait lui-même sans sépulture, et tandis qu'il accordait des obsèques aux funérailles, il devenait lui-même une funéraille sans obsèques ».*
d - *« Les troupeaux restaient seuls dans les campagnes sans être gardés par un Berger. Vous auriez vu des villages et des bourgs, bien peuples la veille, et totalement déserts le lendemain ».*

(5) Le Décaméron comporte un sous-titre : *« Le livre appelé Décaméron, et surnommé Prince Gallehault, commence…. ». « Ici prend fin la dixième et dernière journée du livre appelé Décaméron et surnommé Prince Gallehault ».* Référence à un vers de la Divine Comédie (1321) dans lequel Dante relate le baiser adultère de Paolo Malatesta et Francesca de Rimini, inspiré par celui de Lancelot et de Guenièvre dans le *Roman de la Table Ronde* (v. 1180) qu'ils étaient en train de lire ensemble. Dante se présentait comme le « Gallehault » (Galeato en italien) qui avait servi d'entremetteur pour cette rencontre : *« L'auteur de ce livre joua le rôle de Gallehault »* (Dante. Enfer. v. 17). Boccace va prendre la suite comme « entremetteur » des récits qu'il a composés pour divertir et distraire les jeunes femmes – à qui le Décaméron est dédié - réfugiées à Fiesole, quitte à *« user d'une trop grande licence pour leur faire dire ou écouter des choses fort inconvenantes ».*

(6) Guillaume de Machaut : *Le Jugement du roi de Navarre.* (1349).

« Après cela apparut un groupe de scélérats
Qui étaient faux, traîtres et hérétiques :
C'était la honteuse Judée, *(…)*

La mauvaise, la déloyale,
Qui haït le bien et aime le mal de toute espèce,
Qui donna et promit tant
d'or et d'argent au peuple chrétien,
Qu'en plusieurs endroits elle
empoisonna les puits, les ruisseaux et les fontaines
Qui avaient été clairs et sains (…)
Car tous les Juifs furent mis à mort,
Les uns pendus, les autres brûlés vifs,
L'un noyé, l'autre décapité
Par la hache ou l'épée,
Et de même beaucoup de Chrétiens
moururent d'une mort ignominieuse à cause de cela ».

(7) Malgré une mortalité effroyable (en Egypte, notamment), il semble que le monde musulman ait majoritairement considéré cette épidémie comme une calamité parmi d'autres, subie avec fatalisme, sans aucune mention de l'expiation des péchés des hommes, et que même, pour les théologiens, *« la peste était un cadeau miséricordieux de Dieu qui permettait le martyre des fidèles dont les âmes étaient instantanément transportées au paradis »*. On priait néanmoins collectivement pour que cesse l'épidémie, et les savants musulmans (Ibn al-Khâtim) analysaient les symptômes, cherchaient des remèdes, quitte à contredire les théologiens qui niaient la « transmission » (« *adwâ* »), c'est-à-dire la contagion. L'Ethiopie et l'Afrique noire auraient été touchées également (Culture Nok anéantie dans l'actuel Nigéria).

(8) Vado Mori : « Je vais mourir ». Attribué à Eudes de Cheriton (début XIII e s).
« Je vais mourir, soldat, vainqueur dans les batailles de la guerre, Je n'ai pas appris à vaincre la mort, je vais mourir. / Je vais mourir, médecin, aucun remède ne peut me sauver, aucun breuvage médicinal, je vais mourir ». (…)

(9) « *La Dance macabre »* de Jean de Gerson (v. 1424). 67 « huitains » (8 vers de 8 pieds).

n° 1 : « *Ô créature raisonnable*
Qui voulais la vie éternelle,
Voici la méthode admirable
Pour bien quitter la vie mortelle.
Dance macabre elle s'appelle,
Où chacun à danser apprend.
L'homme et la femme elle ensorcelle,
Mort n'épargne ni petit ni grand ». (…)

(10) Jérôme Baschet : L'Art dans la Peste (1348 / 1400), conférence de 1993, publiée en 1994.

(11) Boccace sur Giotto : *« Il n'est pas une seule chose qu'offre la nature – mère de toutes choses* (…) *– qu'il n'ait peinte* (…) *avec une si grande ressemblance que l'on eût dit la nature elle-même et non sa semblance ».* (Décaméron. 6 e journée, 5 e nouvelle).

© 2025. **Maurice Martin** (Professeur d'histoire honoraire).

Bibliographie

Giovanni Boccace : Le Décaméron. Folio classique. (2006).

Caroline Costedoat, Michel Signoli : La Peste noire. PUF. Que sais-je ? (2018).

Hélène Monsacré (Dir.) : Tout Homère. Albin Michel. (2019).

Elisabeth Pellegrin : Léonce Pilate et les premières traductions latines d'Homère. BNF. (1967).

La Bible expliquée. Alliance biblique universelle. (2004).

Jacques Bellut, Jean-Luc Bayard. La Danse macabre. La Chaise-Dieu. Hauteur d'Homme. (2022).

La Peste. L'Histoire. N° 509 / 510. (2023). Nombreuses citations des auteurs classiques (Thucydide, Procope de Césarée, Paul Diacre, Grégoire de Tours) ou contemporains de l'épidémie (Matteo Villani, Pétrarque, Guillaume de Machaut…).

Albert Camus. La Peste. Gallimard. (1947).

Millard Meiss. La peinture à Florence et à Sienne après la Peste noire. Hazan. (2013).

Patrick Boucheron : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cours-du-college-de-france/boccace-le-survivant-et-la-tyrannie-de-la-mort-3826583

Patrick Boucheron : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-la-peste-noire

Kyle Harper : Plague open the world. (2019). https://share.google/M0qqzNoo2MBJFzo7p

Paul Bernard-Nouraud : Iconographie de l'indescriptible. (2020). https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/04/02/

Jérôme Baschet : L'Art dans la Peste (1348 / 1400), conférence de 1993, publiée en 1994.
https://journals.openedition.org/imagesrevu

A venir : le prochain livre de Patrick Boucheron sur la peste noire ! (2026 ????).